

« Ce que peut bien signifier l'étrange activité d'écrire » Autour de l'œuvre de Philippe Forest

Compte-rendu de lecture

Par Anaïs Frantz*

Sur Marie-José Latour, *Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Autour de l'œuvre de Philippe Forest, articles et entretiens*, Paris, Éd. Nouvelles du Champ Lacanien, coll. « ...in progress », 2020 (978-2-491126-13-1). URL : <https://editionsnouvelleschamplacanian.com/collections/inprogress/products/lire-ce-qui-ne-cesse-pas-de-ne-pas-secrire-autour-de-loeuvre-de-philippe-forest>

Qu'est-ce que la littérature ?

« Le mot littérature est sans origine », explore Pascal Quignard dans le dernier tome de *Dernier Royaume (L'Homme aux trois lettres*, Grasset, 2020). « Quand Hérodote voulut imiter Homère il n'imita pas Homère », observe-t-il (Quignard, p.137). « Quand Xénophon voulut imiter Hérodote il n'imita pas Hérodote ni Homère. Quand Plutarque voulut imiter Xénophon il n'imita pas Xénophon ni Hérodote ni Homère. Quand Montaigne voulut imiter Plutarque il n'imita pas Plutarque ni Xénophon ni Hérodote ni Homère. Valéry ne parvint pas à imiter Goethe ni Caillois ne devint Valéry qui désirait être Goethe ». L'énigme de la « chose des lettres », comme la nomme encore Quignard (*id.*, p.38), est certainement aussi ancienne que celle que posa la Sphinge à Œdipe. Elle taraude également l'œuvre critique et littéraire de Philippe Forest qui rejoint Quignard sur cette conception de l'activité littéraire comme geste de reprise à la fois endogène et exogène : « [o]n réécrit toujours le même livre », reconnaît-il dans un entretien avec Marie-José Latour ; et ce livre « doit une large part de ce qu'il est à ce qui, en lui, vient d'autres livres » (*Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, p.147). Le « plagiat » apparaît même de ce fait « inévitable et salutaire ».

Quignard et Forest partagent, outre l'interrogation continue dans leurs œuvres respectives de « ce que peut bien signifier l'étrange activité d'écrire » (*id.*, p.38), pour reprendre la formule de Forest dans un autre chapitre du recueil d'articles et d'entretiens que Marie-José Latour publie aux Éditions Nouvelles du Champ Lacanien, une pratique de l'activité littéraire qui prend source dans la connaissance et l'expérience de la psychanalyse. Les deux écrivains éprouvent un même sentiment de reconnaissance envers l'invention de la psychanalyse en tant que méthode d'investigation de l'expérience humaine à partir des limites et des possibilités que présente le langage et d'élaboration de moyens de « reprendre » l'épreuve traumatique du réel. D'autre part, tous deux témoignent leur gratitude envers les psychanalystes qui les lisent, et auprès desquels ils trouvent une écoute particulière de leur recherche singulière à la frontière des deux champs mentionnés, la littérature et la psychanalyse.

* Docteure en littérature et civilisation françaises, enseigne dans les Universités américaines de Paris et travaille au sein du groupe « Violette Leduc » de l'Institut des Textes Et Manuscrits Modernes (équipe « Autobiographie et Correspondances ») sur les manuscrits de Violette Leduc.

Marie-José Latour le souligne avec beaucoup d'à-propos en renvoyant à Freud : « pour peu que s'y engage le réel d'une présence, raconter n'est pas seulement représenter » (p.78). L'un des grands intérêts de son ouvrage est de révéler, dans l'écriture de Philippe Forest dont elle parcourt l'œuvre entier, essais et romans, les accointances de la pratique littéraire avec la pratique psychanalytique, accointances certes exploitées dès les débuts de la psychanalyse par Freud et Lacan, mais de le faire par la mise au jour de l'enjeu fondamental commun auquel Bataille et Lacan ont donné le nom d'« impossible », à savoir « quelque chose qui est vraiment hors sens » (p.111). Pour le dire autrement, l'approche du texte de Forest par Latour depuis la question du réel « impossible » et de l'écriture comme « reprise » fait d'emblée tomber les cloisons entre les disciplines « littérature » et « psychanalyse ». Et plutôt que de parler de « texte », Forest préfère utiliser le terme de « parole » (p.60) pour désigner le matériau littéraire, brouillant davantage encore les frontières entre la littérature et la psychanalyse. De sorte qu'à la lecture de *Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, les préoccupations des avant-gardes littéraires du XX^e siècle concernant les questions de représentation rejoignent naturellement celles des inventeurs de la psychanalyse.

L'épreuve du réel

Les textes rassemblés dans l'ouvrage de Marie-José Latour ne résolvent pas le conflit fondateur que l'on pourrait reformuler en ces termes, avec Quignard : la répétition est originaire, et elle rate ; ou avec Forest : ce que l'on ne peut pas dire, il faut le répéter. Le livre de Latour donne au contraire la chance de la rencontre et le temps de la discussion au déploiement dans toute sa complexité de la question de ce que serait la littérature – et donc de ce que ferait la répétition. Le dialogue entre Latour et Forest s'amorce en effet à partir de cette proposition contradictoire de l'écrivain, ici paraphrasée par Latour : « ce qu'on ne peut pas dire, il faut le répéter » (p.23). Ce qu'on ne peut pas dire, en l'occurrence, et que donc l'œuvre de Forest ne cesse de répéter, c'est le scandale, au sens premier du mot, du « réel », et son épreuve « impossible » : la mort de la fille de l'écrivain, à l'âge de quatre ans, des suites d'un ostéosarcome, qui est à l'origine de l'écriture du premier roman, *L'enfant éternel* (1997), que depuis l'auteur ne cesse de réécrire.

Que peut la littérature face à un enfant qui meurt ? demandait Sartre. La réponse qu'apporte Forest, lequel a physiquement éprouvé ce que « pouvait » ou non la littérature « face à un enfant qui meurt », diffère sans doute de celle de Sartre quant à la conception de la place qu'occupe l'écrivain « face » au monde et de sa responsabilité « face » au sens ou au non-sens qu'il peut en tirer. Mais Forest n'oublie pas ces autres propos de Sartre avec lesquels sa pratique entre davantage en résonance : « Il s'agit, pour chacun d'arracher, de son vivant, sa propre vie à toutes les formes de la Nuit » (« Que peut (encore) la littérature ? », *La Nouvelle Revue Française*, n°609, septembre 2014, p.20). Ce que « peut » dès lors la littérature échappe à la maîtrise de l'écrivain. Et la « vie » que l'écrivain arrache à la « Nuit » en se confrontant à l'invivable ne s'exprime pas sans risque. Que Marie-José Latour exerce habituellement en tant que psychanalyste ajoute certainement une dimension à la simple « analyse » littéraire qui au fil de son livre se poursuit, se développe, se répète, se déplace. Une certaine « entente », au sens plein, se produit entre la « parole » de Forest et l'oreille avertie de Latour. Et le « malentendu »

(*Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, p.42) dont souffre la réception de l'œuvre de Forest y trouve un écho attentif.

Ce « malentendu » suscité par l'œuvre romanesque de Forest renvoie plus généralement au malentendu qui entoure l'expérience du deuil, premier lieu où, dans l'œuvre de Forest, se rencontrent la littérature et la psychanalyse. L'écrivain s'insurge « contre tous les consolateurs » (p.29) : la perte est inguérissable. Or, et c'est là l'« étrangeté » du processus littéraire, c'est en se confrontant à l'inguérissable que l'endeuillé devient écrivain. Cette conception de la littérature comme « expérience », mise en péril, traversée du danger, descente aux enfers, renvoie à Bataille, Leiris et Blanchot. Mais la manière dont Forest expérimente le risque d'écrire est propre à son œuvre et peut être résumé par le titre de l'un de ses ouvrages : « le roman infanticide » (*Le roman infanticide. Allaphbed* tome 5, 2010). Le malentendu porte alors sur le parallèle que l'écrivain soutient entre le deuil et le désir, et sur l'autre scandale auquel l'écriture romanesque aboutit : celui du « nouvel amour » (*Le nouvel amour*, 2007) qui surgit, imprévu – et moralement inconcevable en regard de l'épreuve que constitue la perte de l'enfant.

Un réalisme impossible

En dépit de cette prise en compte de l'impossible, Forest tient à la notion de « réalisme » (*Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, p.159). Essayiste et professeur de littérature, l'écrivain porte sur son propre travail un regard auto-analytique. Il dit se situer dans la « modernité esthétique » que définit un « régime de la représentation impossible », par opposition à la dimension figurative du réalisme qui la précède, et du virtuel qui lui succède et qui évacue la question de la représentation (p.63). Le « réalisme » auquel Forest se rattache désigne alors le « nécessaire rapport au réel ». Or le « réel » qu'affronte le romancier ne se limite pas au hors sens de Bataille. Il y renvoie, tout en mobilisant également le « monde concret » (p.111) qui, lui, « n'est pas totalement privé de sens ». Si Forest privilégie le roman c'est précisément pour son genre indéfini, pour sa capacité d'accueil, pour son ouverture au récit comme au rêve, au souvenir et au conte, à la pensée et à la folie. En cure ou en littérature, le rêve feint avec l'indicible. La fiction ruse avec l'impossible. « [S]eule la forme du roman est susceptible de contenir, d'accomplir et d'exténuer toutes les autres, et de permettre ce passage perpétuel de la vie au livre, du livre à la vie » (p.70). La matière dans laquelle puise le réalisme de Forest est constituée de vécu et de livres indifféremment. Lorsqu'il tâche de raconter la mort de son enfant, c'est en lecteur d'Hugo et de Mallarmé, tous deux en deuil d'un enfant perdu (p.96). Avec Aragon, il place sur le même plan l'activité mémorielle et l'activité imaginaire (p.98).

L'épreuve du réel, et la connaissance de la psychanalyse, marquent en profondeur le rapport que l'écrivain entretient avec la langue et donc la manière dont il raconte et représente. Forest privilégie un principe de contradiction inspiré de sa fréquentation des artistes japonais pour lesquels un même mot peut signifier « je », « mort » et « poésie » (p.49). « [L]e principe de non-contradiction n'a absolument rien à faire avec le réel », souligne Latour en praticienne (p.86). « Dans l'inconscient, une même chose peut être affirmée et niée en même temps ». De même, l'inconscient ignore-t-il la bienséance. De la lecture des Anciens, Forest retient que la catastrophe peut être une source de jouissance (p.112). Avec Freud il reconnaît que la curiosité

et le désir qui survivent à la perte sont de nature sexuelle (p.111). Avec Bataille il accepte que la maladie, la souffrance, la mort, en un mot le Mal, soient dépourvus de signification. « Ce dont traite la littérature », explique-t-il, « c'est du surgissement de quelque chose d'incompréhensible, soit sous la forme de la joie, de la jouissance, soit sous la forme du drame ou de la tragédie » (p.109). Ainsi son « système Dd » réunit-il « deuil et désir » (p.143). Ce que peut la littérature : faire émerger du chaos des formes peut-être innommables, stupéfiantes, scandaleuses, imprévues, mais qui émeuvent : elles mettent, remettent, maintiennent en vie.

Pascal Quignard soutient qu'écrire n'est pas un choix mais un symptôme ; pour sa part, Forest assure que ce dont on ne peut pas parler, il faut l'écrire. L'impossible appelle. Loin de condamner au silence, l'épreuve du réel « oblige au travail incessant » (*Le roman, le réel et autres essais. Allaphbed* tome 3, 2007).